Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 18

Artikel: Les femmes qui font des armes
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-191670

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

fulgurants... sans intermittences, mettant le ciel en feu.

— Laissez-moi... Arrêtez... — s'écria le peintre avec un soudain accent d'autorité qui domina ses exécuteurs.

Ceux-ci lui rendirent la liberté de ses mouvements, croyant qu'il se décidait enfin à quelque révélation.

L'orée du bois, illuminée à présent des lueurs fantastiques de l'orage, apparaissait peuplée d'une trentaine d'individus aux mines farouches, singulièrement accoutrés, armés jusqu'aux dents. Au centre du demi-cercle qu'ils formaient, se tenait leur chef, — celui qui tout à l'heure interrogeait le voyageur. — Ce bandit, jeune, altier, superbe, un poing sur la hanche, drapé dans un long manteau, l'œil étincelant de puissance, était beau de froideur, d'implacabilité. — Sur son épaule, dans une pose voluptueuse et caressante, s'appuyait une femme remarquablement jolie et bien faite, vêtue d'un costume bizarre, à demi bohémien. Elle paraissait frêle... Pourtant sa petite main savait conduire le bras du colosse superbe qui, à son tour, domptait la troupe féroce, sanguinaire, à laquelle il commandait.

Ainsi cette créature mignonne était là depuis les débuts du procès sommaire fait à un infortuné!... Elle assistait à son exécution, sans que nulle pitié se reflétât sur son visage de sirène... — La mort d'un être humain était une simple récréation offerte à son caprice.

Le peintre s'était rapproché vivement de ce groupe silencieux, il fixait un regard fasciné sur l'étrange créature et son compagnon.

Celui-ci attendait. Voyant que le jeune homme ne disait rien et s'enfonçait de plus en plus dans sa contemplation, il frappa le sol du talon avec impatience:

— Eh bien?... Qu'y a-t-il?

L'artiste poussa un profond soupir, parut sortir d'une extase, et murmura lentement, avec l'expression d'un indicible regret:

— Quel malheur de ne pas vivre pour peindre un pareil tableau!

Le chef des meurtriers, un instant abasourdi par cette réponse, s'emporta, fit un geste de dédain, et ordonna qu'on en finît avec l'exécution de ses ordres. Mais la femme, jusque-là impassible, laissa éclore sur ses lèvres un sourire vaniteux.

— Agapito... je veux sa grâce, dit-elle languissamment.

— Tu rêves?

— Non.

— De la pitié?... toi?...

Un froncement de sourcils jaloux, indiqua un soupçon dans l'âme du farouche condottière.

— Une fantaisie... Je veux.

— Mais il nous trahira!...

— N'aie pas peur. Si je lui donne la permission de faire son tableau... il ne me trahira pas, moi.

. . . . . .

L'hiver suivant, Rome s'abandonnait à toutes les folies du carnaval. Parmi les jeunes gens dont les lazzis amusaient le plus la foule, il en était un qui, sous le masque, se faisait remarquer, courant les rues, s'arrêtant au coin des carrefours pour débiter de satiriques improvisations et jeter au vent l'inépuisable monnaie d'un esprit étourdissant.

Toute la ville s'enquit de lui, et apprit que l'auteur de tant d'originales pasquinades était un artiste, d'ailleurs parfaitement ignoré. Ceci le fit connaître.

On alla chez lui; on y trouva une foule d'esquisses, d'ébauches révélant le plus grand mérite — et une seule toile complètement terminée. Elle représentait un paysage abrupt, empreint d'une sauvage grandeur, des gens de mine inquiétante et d'aspect menaçant, un couple jeune et radieux, un individu qui, vu de dos, cachant son visage au public, dessinait lui-même tous ces personnages.

Ce fut un cri d'admiration, d'enthousiasme parmi les amateurs. Du jour au lendemain, le jeune peintre modeste, méconnu, blessé même, disait-on, par l'indifférence de la foule, et qui cachait en son humeur morose, ses œuvres et son nom — ce peintre devint l'idole des Romains. Alors saisi d'une légitime fierté, il prit son pinceau et signa l'œuvre qui lui donnait enfin la célébrité, d'un nom à jamais immortel, — celui de Salvator Rosa.

GEORGE RÉGNAL.

Les femmes qui font des armes. — On sait que l'escrime est en grande faveur aujourd'hui, surtout à Paris, où tout le monde fait des armes. Les femmes ont suivi l'entraînement général. Toute demoiselle trouve maintenant un plastron et deux paires de lames Coullaud dans sa corbeille de mariage. Chaque ménage qui s'installe réserve la salle d'armes à côté du cabinet de toilette.

La fantaisie la plus variée préside à la toilette de nos jolies escrimeuses. Un plastron élégant, soutaché, brodé; un petit jupon court, vrai jupon d'opéra-comique; des bas de soie rouge, un gant blanc, à revers bleu ou noir, c'est tout simplement délicieux. Un assaut entre deux jeunes femmes d'une certaine force qui luttent, le teint animé, s'allongeant avec grâce, bondissant en arrière, puis revenant tout à coup à l'assaut avec des grâces félines, c'est là un spectacle autrement attachant qu'une première à l'Odéon.

A neuf heures du matin, la femme de chambre annonce: « Le maître d'armes de madame! »

Et l'on entend bientôt le joyeux cliquetis, les appels, les hourras.

Madame saute, rompt, s'élance, se fend; ses joues sont roses, sa respiration entrecoupée. Madame est vaillante, madame est fière, madame se sent vivre.

Dégagez, coupez dessus.

Croisez, tirez dessous en gagnant la mesure.

Deux battements, tirez dessus.

Battement en quarte, une, deux, dedans.

Double engagement, une, deux, fendez-vous.

Quarte, parez sans tirer. Quarte, parez, une, deux.

Battement en tierce, doublez dedans.

Une, deux, à la main. Une, deux, à la poitrine.

Coupez dessus, battement en tierce, dégagez dedans.

Battement en tierce, fausse attaque à la main, dégagez poitrine.

Liez le fer, menacez dessous, tirez dans la tête, sautez en arrière!...

C'est Mme la baronne qui prend sa leçon. Après six mois de fleuret, elle s'est mise à l'épée.

Avec l'escrime, les femmes n'auront plus à redouter l'embonpoint. Elles resteront souples et sveltes jusqu'à cinquante ans. La migraine, les vapeurs, les névralgies sont à tout jamais dissipées.

On ami

Djan à Thimothé n'avâi que 'na felhie, et coumeint la gaupa avâi gaillâ oquiè à preteindrè, lè chalands ne lâi manquiront pas. Mâ dé très-ti, cé que fut lo preférâ dè la donzalla ne fut pas on brâvo valet dâo veladzo, cein fut on gaillâ dâo défrou, on vive-la-joie, que fasâi son fignolet, que dansîvè bin et qu'avâi on boutafrou dâo diablio, et coumeint l'étâi on dié compagnon, l'étâi bin recriâ pè la jeunesse quand y'avâi onna danse, kâ lè savâi bin amusâ, et ne faut pas étrè trâo ébahi sè la bouéba à Djan à Thimothé ein fut vito einfaratâïe, kâ l'estaffier que savâi que y'avâi dè la brâza, la reluquâvè et lâi sàvâi derè dâi galézès parolès

Lo Djan sè laissà eindzaublià assebin, et cein finit pè férè babelhî lo menistrè, kâ cein sè passâvè dévant qu'on aussè dâi suppléants d'officiers d'état civi, et lâi eut la noce âo bet.

Lo leindéman de la noce, Djan, qu'avâi lè maçons (pas lè couastro, mâ clliâo dâi quartettès), étâi pè la pinta, iô trâovè se n'ami Frelure qu'avâi passâ l'écoula avoué li et que lâi fâ:

— Mâ coumeint dâo diablio as-tou fé dè bailli ta felhie à n'on gaillâ tarâ et pliein dè dettès coumeint on tsin dè pudzès?

— Coumeint?

— Eh binsu! et vu bin frémâ que n'a mariâ ta felhie què po avâi dè la mounïa po pàyi clliâo à quoui dâi.

— Et porquiè ne m'ein as-tou rein de?

— Pas se fou, me n'ami! lo lulu mè dâi veingt pîces!

Faire tapisserie. — Telle est l'expression dont on se sert ordinairement dans un bal en parlant des demoiselles qui ne dansent pas, faute de danseurs.

Une de nos voisines nous disait l'autre jour: « Je tiens de ma vieille tante